

« On fabrique des générations de crétins impatientes »

Invité mercredi dernier par la direction du cinéma Le Pagnol et Alcimé, Bertrand Tavernier, accompagné de l'actrice marseillaise Lara Guirao, est venu à Aubagne présenter son dernier film, « Holy Lola ».

« **L**ES cinéastes sont des sismographes de leur époque » aime à répéter Bertrand Tavernier.

Après avoir filmé le quotidien des flics de la Brigade des stupés dans « L.627 », celui d'un instituteur du nord de la France dans « Ca commence aujourd'hui » ou la violence d'une jeunesse désorientée avec « L'Appât », le réalisateur continue inlassablement d'ausculter la société. Dans « Holy Lola », il dresse le portrait sensible d'un couple d'aujourd'hui plongé dans l'univers de l'adoption au Cambodge.

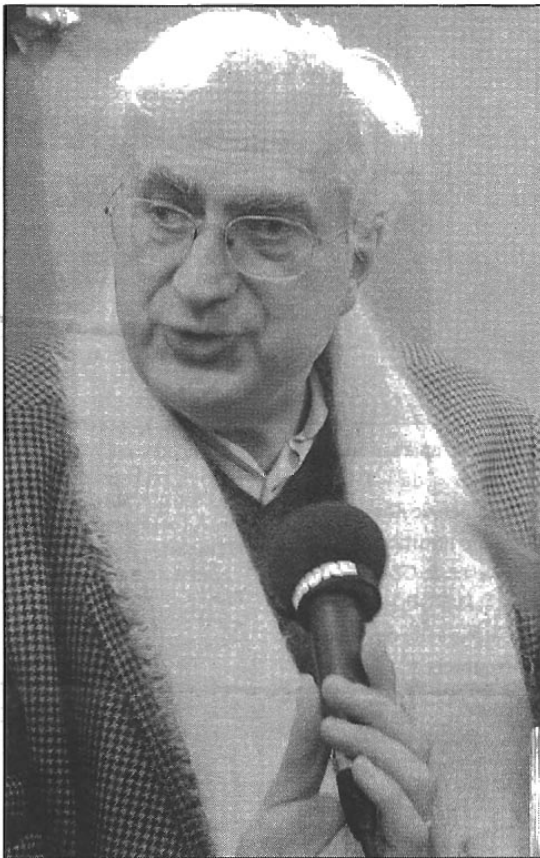
Très au fait des dossiers qui agitent sa profession, de la défense de l'exception culturelle au combat contre les dérives du mode d'exploitation, le cinéaste dit haut et fort ce qu'il pense. Entretien.

- La Marseillaise : Avant la projection, vous avez rencontré les étudiants du Satis. De quoi leur avez-vous parlé ?

- **Bertrand Tavernier** : Nous avons bavardé des joies du métier de cinéaste, mais aussi de sa difficulté. En particulier pour maintenir un film à l'affiche. Les sorties se succèdent à un rythme effréné. Quinze nouveaux films chaque semaine, plus de 600 par an, c'est beaucoup trop ! La carrière d'un film est décidée le mercredi soir de sa sortie. Suivant le nombre d'entrées de la première séance, on passe dès le jeudi de la salle 2 d'un multiplexe à la salle 18.

- **Que faudrait-il changer ?**

- On ne laisse plus le temps au bouche à oreille de fonctionner, c'est honteux. Notre mode actuel d'exploitation est suicidaire. Je suis pour un retour à une exploitation à l'ancienne. La meilleure semaine de « Un dimanche à la campagne » a par exemple été la cinquième. Ce fut un triomphe sur la longueur. Aujourd'hui, ce n'est plus possible. Il y a certes une part de hasard. Mais il faut aussi qu'il y ait suffisamment de



Bertrand Tavernier ne pratique jamais la langue de bois et dit haut et fort ce qu'il pense. (Photo G.D.)

bouches qui parlent et d'oreilles qui entendent pour que cela marche. Avec quinze films par semaine, il y a plein de bouches, mais pas assez d'oreilles. Les Choristes est une énorme exception qui est arrivé à contrarier ces règles drastiques qu'on nous assène.

- **Cette situation est un peu à l'image de notre société du zapping...**

- On fabrique des individus qui considèrent qu'il faut un événement par semaine. Trois semaines après, c'est déjà la préhistoire. Les gens ne sont plus capables de se concentrer, ils demandent des effets spéciaux, des rebondissements, des coups de théâtre tous les deux plans. Comme Fellini l'annonçait lors de la création des chaînes télé de Berlusconi, je pense que nous fabriquons une génération de crétins impatientes. C'est une réflexion à prendre au sérieux.

- **Revenons-en à « Holy Lola ». Le film a trouvé son public ?**

- Il est à l'affiche depuis trois semaines. Et il tient plutôt bien. Après un démarrage mou à Paris, il marche pas mal en province.

- **En tout cas, auprès de l'opinion, il a suscité un lar-**

ge débat sur l'adoption ?

- Pour être franc, je dirais plutôt qu'il a souffert de cette actualité. Dans l'esprit des journalistes, « Holy Lola » est devenu un film de société sur l'adoption. On lui a collé cette étiquette avant sa sortie. Un chauffeur de taxi m'a même demandé si c'était bien moi qui avais fait un film sur l'adoption de Johnny.

- **Comment définiriez-vous alors votre film ?**

- Ce n'est ni un documentaire, ni un reportage. Ce n'est pas non plus un film sur l'adoption au Cambodge, ou en France. Cela ne m'intéressait pas. C'est d'abord un film d'amour sur un couple d'adoptants. Je me suis surtout attaché aux personnes. J'ai traité l'adoption avec un angle personnel, axé sur les sentiments de ces gens catapultés dans un pays étranger. Je dépeins ce couple de Français qui débarque à Phnom Pen, je filme leurs blessures, leurs espoirs, leurs souffrances, leurs joies et ce pays démultiplie tout cela. Je ne les juge pas, ce n'est pas mon propos.

- **Certaines critiques regrettent qu'en utilisant l'humour, vous n'allez pas au bout des choses, que vous ne dénoncez pas la situa-**

tion ?

- L'humour n'est pas une esquive. L'humour évite le sentimentalisme, c'est une forme de pudeur. On peut parler de choses sérieuses avec humour, de sujets graves avec ironie. Dans le film, les moments d'humour sont particulièrement signifiants. D'ailleurs, je n'aime pas le mot dénonciation, il a un côté mouchard. Comme disait Audiard : je ne dénonce pas, j'évoque. Je voulais simplement dévoiler la dure réalité. La corruption est choquante, je montre que la misère est source de trafic et que les trafics d'enfants sont abominables. Quelque part, je dénonce toutes ces choses en montrant qu'elles existent.

- **Que vous a apporté ce tournage ?**

- J'ai découvert un pays et ses émotions. J'ai aussi découvert le long chemin de l'adoption, l'acharnement passionné de ces parents, la suspicion à l'égard des adoptants. Ils passent leur temps à prouver qu'ils sont capables d'être parents. On ne demande pas ça aux parents biologiques. Ils doivent lutter contre les ambassades qui ne les aident pas, ou leur mettent des bâtons dans les roues. Ils font preuve d'un amour extraordinaire, et c'est de cet amour dont j'ai essayé de parler. Partout où le film est présenté, des parents adoptants me remercient et me disent qu'ils ont retrouvé leurs peurs, leurs angoisses.

- **Sur place, quelle a été l'attitude des autorités cambodgiennes ?**

- J'ai bénéficié d'une liberté absolue. Je n'ai rencontré aucune difficulté de la part des autorités cambodgiennes. Le bakchich est une réalité qu'ils connaissent. Mais j'explique pourquoi la corruption existe, que les salaires des fonctionnaires en sont la cause. On s'est inspiré de ce qu'on a vu. On a réellement rencontré ce couple de Lorrains dont le voyage était financé par leurs amis. Les différentes manières de se comporter de ces hommes et ses femmes m'intéressaient. Je voulais voir le Cambodge à travers leurs prismes.

- **Avez-vous des projets en tête ?**

- A vrai dire, j'ai énormément de difficulté à sortir d'un film, et je ne suis pas encore sorti de celui-là. J'ai beaucoup de mal à repartir. En fait, j'ai envie de retourner au Cambodge.

Propos recueillis par Geoffrey DIRAT